



*L'étude des faits sociaux a mis plus d'un siècle à tailler sa place, dans l'histoire du grand mouvement social qui fut la Révolution française. On disait : « Heureuse liberté des citoyens ; tendre fraternité de l'espèce humaine ; nobles doctrines égalitaires ». D'autres répondaient : « Roi martyr, preux Vendéens. » — Réciproquement, un canevas de chronologies, à remplissage de sentiments. Puis, un beau jour, comme on avait épuisé la controverse, on chercha ailleurs ; et il s'est trouvé, par l'entrée en scène du point de vue social, que tout ce qu'on avait affirmé de part et d'autre n'était encore que le feuilleton de la Révolution. On vit, en effet, les biens d'Église achetés par les gens d'Église et les terres seigneuriales acquises par leurs voisins et amis. On vit aussi, de plus près, les petits négoce de la politique pour démagogie. Que l'humanité sorte plus auréolée du déballage, on ne saurait le prétendre. Mais que l'histoire de la Révolution devienne plus humaine, aucun doute.*

*Dans l'histoire d'Afrique, nous n'en sommes encore qu'au stade préliminaire : cela va des princes de la maison d'Orléans à Abd el-Kader, avec accompagnement de chevauchées, expéditions et guerroiements, avec le Bureau arabe, le Colon et la Casquette du père Bugeaud. Il s'y ajoute maintenant le besoin, si fréquent à notre*

*curieuse époque, de magnifier d'autant plus ce qu'on fait, que, de près, l'œuvre semblerait plus chétive. On la place haut et loin, pour qu'il soit moins facile de la vérifier.*

*Et c'est ainsi que nous sommes conviés à louer, sans discussion, une conquête africaine de vertus désintéressées et de résultats consolidés. La critique scientifique la présentera autrement, pour en faire l'histoire. Elle ne se contentera plus des dépêches gouvernementales, des discussions parlementaires et des campagnes d'opinion. Et les lecteurs de cette histoire sentiront peut-être un frisson diffus, en songeant combien de jeunes hommes sont morts — Français vaillants, Arabes ou Berbères, braves aussi, et tous, hommes sur cette terre, — simplement et sans plus, parce que, en se mettant à travailler le milieu indigène, notre politique africaine ne songea pas à regarder, d'assez près, ce qu'il pouvait bien être.*

*On a déjà cette sensation mélancolique, en réfléchissant à la visite que M. de Bourmont reçut de Bougie, dès le mois d'août 1830; aux conseils du « sieur Joly », ainsi désigné, du Maure Boucetta et du Kabyle Si Saâd Oulid ou Rabah, lesquels, en 1833, nous convièrent à la pénétration pacifique. On se demande combien il y aurait eu de tombes de moins, combien de millions auraient pu s'employer en routes et ponts, plutôt qu'en fumées sulfuro-nitreuses, si une puissance compréhensive avait alors dit : « Quelque chose est devant nous. Nous ne savons pas quoi. Nous allons l'étudier. Cela prendra six mois, un an, deux ans, peu importe : mieux vaut un peu de temps et de travail, que beaucoup de sang et d'argent. »*

*Quel homme de culture équilibrée pourrait lire,*

aujourd'hui, avec la connaissance de la Kabylie actuelle, les pages si vivantes consacrées à l'occupation de Bougie, par un juge averli, le général Daumas, sans songer en soi, quitte à ne pas l'avouer trop haut : « Eh oui ! Il y avait mieux à faire que par la manière forte, avec ces Kabyles chez qui nous venions, appelés par eux. Nous les eussions « évolués » économiquement, en moins de temps qu'il n'en fallut pour les dresser militairement, si nous les avions pris socialement. »

On peut espérer que l'histoire du développement de la civilisation européenne au Maroc, s'écrira plus vite et avec plus de précision que celle de la conquête d'Algérie, le goût des documentations décisives étant suggestif, à notre époque. Quand cette histoire s'écrira ainsi, il se trouvera, peut-être, un de ses représentants pour confirmer ce que je me permets de supposer ici.

Pour une nation moderne, qu'elle s'en rende compte ou non, qu'on le lui dise ou qu'on le lui cache, il y a plus de profit dans un volume consciencieux et substantiel, comme celui de M. Michaux-Bellaire, sur les tribus du Habt, que dans trois douzaines de panégyriques sur les nietzschéismes administratifs.

Le problème marocain n'est pas, en soi, de fournir des carrières civiles ou militaires, ni des profits d'affaires. Il ne consiste pas non plus en expansions géographiques. En quelque sens qu'on le retourne, il se ramène aux conditions du rapport à établir entre la civilisation indigène et la civilisation étrangère.

Il existe au Maroc une civilisation indigène et c'est un fait. La civilisation européenne diffère et c'est un autre fait. Comment s'accorderont-elles le plus aisément ?

*ment : par des contacts établis au hasard — ou par des entrées en matières, préparées?*

*Une évidence résulte, sans divagations possibles, d'une lecture attentive et complète du livre expérimenté et solidement étudié de M. Michaux-Bellaire : que la civilisation européenne se présente aux Djebala du Habt, sans préambules, ni adaptation, le résultat se voit d'avance : des tombes, encore, dans les jardins et les vergers, dans les forêts et dans les champs.*

*Que la civilisation prenne au contraire quelques précautions, qu'elle agisse avec une prudence avisée, qu'elle « évolue » ces montagnards, à distance, par le transformisme commercial, par la mise en mouvement des agents d'influence, dont les listes de familles religieuses fournissent le cadre : on s'entendra peu à peu avec ces propriétaires farouches, ces cultivateurs-sauvages, ces associés acharnés, dont les Adirs sont des coopératives de pâturages, les Touiza des coopératives de défrichements, et qui, communalistes, comme des paysans suisses, ont, au fond, tout ce qu'il faut pour apprécier une civilisation qui serait démocratique.*

*Seulement, il faudrait une « politique de tribus », et tant d'apparences en moins, avec du travail à la place. Le moment n'en est pas venu — mais les œuvres solides et bien construites ont le temps d'attendre. Et c'est le cas pour celle de M. Michaux-Bellaire.*



A. LE CHATELIER.